

Montage des textes à la source du Discours d'ouverture – Patricia Blanchon

Le Lundi 30 Janvier 2017 lors de la Conférence-débat : « La non violence, ça s'apprend »  
avec Jean-François Bernardini, artiste et président de l'AFC-Umani

Source 1 : Erasme de Rotterdam, Plaidoyer pour la Paix, 1516 ... début l'essai

Source 2 : François Rabelais, Le Tiers-Livre, 1546 ... Fin du chapitre 3 " Comment Panurge loue les débiteurs et les emprunteurs " et partie centrale du chapitre 4 "Suite du discours de Panurge à la louange des prêteurs et des débiteurs"

Source 3 : Etienne de la Boétie, Discours de la servitude volontaire, entre 1546 et 1548... extrait

Annexe en écho : Abdenour Bidar, Plaidoyer pour la fraternité, 2015 ... préambule.

Si les mortels, au mépris de la justice mais dans leur intérêt personnel, me tournaient le dos, me chassaient et me rouaient de coups, je<sup>1</sup> me contenterais de déplorer l'injustice d'un tel traitement et leur iniquité. Mais comme, en m'affligeant, moi, c'est la source de toute félicité pour l'humanité qu'ils dé tournent d'eux, et cela de leur plein gré, comme c'est un déluge de maux de toutes sortes qu'ils déversent sur eux, leur malheur me semble plus déplorable encore que l'injustice que je subis, et ces hommes, à l'égard desquels j'aurais préféré n'éprouver que de la colère, je me vois contrainte de souffrir pour eux, de les prendre en profonde pitié. Repousser loin de soi qui vous aime est toujours signe d'inhumanité ; se détourner d'un bienfaiteur, signe d'ingratitude ; maltraiter une mère et la garante de tout bien, signe d'impiété. Par ailleurs, se refuser à soi-même, vo-

1. C'est la Paix qui parle.

lontairement, tant de bienfaits si exceptionnels que j'apporte avec moi, et, à leur place, attirer à soi une hydre aussi pernicieuse, messagère de tous les maux, n'est-ce pas une espèce de folie furieuse ? Il est normal de s'emporter contre les scélérats : mais face à des gens entraînés par les furies, que faire d'autre que pleurer ? Gens déjà pitoyables de ne pas pleurer spontanément sur eux-mêmes, malheureux de ne pas sentir leur malheur, puisque c'est déjà faire un pas vers la santé que de reconnaître la grandeur de sa maladie. Si moi, la Paix, source de tout bien, unanimement reconnue et louée par les dieux et les hommes comme mère, nourrice, créatrice et tutrice de tout bien céleste ou terrestre ; si, sans moi, plus rien ne fleurit nulle part, plus rien n'est en sécurité, s'il n'y a plus rien de pur ni de sacré, s'il n'y a plus aucune source de plaisir pour les hommes ni d'agrément pour les dieux ; et si, inversement, la guerre, en une fois, ouvre l'abîme de tout ce qu'il y a de maux au monde ; si, de son fait, on voit immédiatement se faner les fleurs, se dissiper les acquis, s'ébranler les états, s'écrouler les plus solides fondations, et la douceur se faire amertume ; si son impiété est assez grande pour empoisonner sur-le-

champ tout sentiment d'amour filial et de religion ; s'il est vrai qu'il n'y a pas de domage plus grave pour les hommes, pas d'abomination plus odieuse aux dieux, alors, je le demande au nom du Dieu immortel, qui pourrait croire que ce sont des êtres humains, que ce sont des esprits dotés du moindre grain de raison, ceux qui s'efforcent, au prix de tant de soins, de tant d'études, de tant d'efforts, de tant d'artifices, de tant de soucis, de tant de dangers, de me chasser, moi et ce que je représente, et qu'ils veulent acheter si chèrement tant de maux ?

Si c'étaient des bêtes fauves qui me mépriseraient ainsi, je le supporterais plus aisément et j'imputerais leur mépris à mon égard à la nature qui leur a donné les germes d'un naturel féroce ; si c'étaient des bêtes brutes et muettes qui me poursuivaient d'une telle haine, je pardonnerais la méconnaissance où elles me tiennent, sachant que leur a été refusée la capacité intellectuelle qui seule permet de percevoir mes dons. Mais, chose indigne, et véritablement monstrueuse, la nature a produit un seul être doté de raison, a doué un seul être d'une intelligence divine, du sens de la bienveillance et de la concorde, et pourtant, chez les bêtes

les plus féroces, chez les animaux les plus stupides, j'aurais plus vite trouvé place que chez les hommes ! Les constellations célestes, si nombreuses, ont beau n'avoir ni le même cours, ni la même vitesse, elles maintiennent en vigueur, de manière stable, et depuis d'innombrables siècles, le pacte qui assure leur harmonie. Les forces élémentaires qui se contrariaient réciproquement observent de toute éternité une paix assurée par l'équilibre de leurs forces, et, en dépit de leurs grandes discordances, savent nourrir cette paix d'une concorde née d'une reconnaissance mutuelle de leurs rapports. Quant aux corps des êtres vivants, quel fidèle et unanime accord des membres entre eux ! Comme ils assurent mutuellement leur défense ! Qu'y a-t-il d'aussi dissemblable que le corps et l'âme ? Pourtant, les inextricables liens tissés entre eux par la nature ne sont que trop clairement démontrés lors de leur déchirante séparation. De même que la vie n'est rien d'autre que l'association étroite du corps et de l'âme, de même la santé est l'harmonie de toutes les parties du corps et de leurs propriétés respectives. Les êtres dépourvus de raison se conduisent, à l'intérieur de leur propre espèce, de manière

civile, et vivent dans la concorde<sup>1</sup>. Les éléphants vivent en troupes, les porcs et les brebis paissent en troupeaux, les grues et les corneilles volent en bandes, les cigognes — qui sont en outre des modèles de piété filiale<sup>2</sup> — ont leurs réunions, et les dauphins assurent leur survie en s'entraînant mutuellement. La vie commune, en société et dans la concorde, des fourmis et des abeilles est célèbre. Mais à quoi bon insister sur des êtres qui, pour manquer de raison, ne manquent pas de sensibilité ?

On pourrait reconnaître dans les arbres, dans le végétal, une aptitude à l'amitié. Certains individus sont stériles si on ne leur adjoint un mâle ; la vigne étreint l'orme<sup>3</sup> et est aimée du pêcheur : tant ces choses qui n'ont pas de sentiment semblent pourtant sentir le bienfait que représente la paix. C'est que, si ces êtres n'ont pas la capacité de sentir, ils

1. Cette comparaison au profit des espèces animales vient d'Aristote (*Histoire des animaux*, IX, 610 a).

2. L'amour des cigognes pour leur progéniture était célèbre chez les Grecs et les Romains, d'Aristophane (*Les Oiseaux*, v. 1353-57) à Pline (*Histoire naturelle*, X, 63), en passant par Pétrope (*Satirion*, 55, 6).

3. Thème cher aux Latins, que le « mariage » de l'orme à la vigne, évoqué par Lucrèce, Catulle, Virgile, Horace, Ovide ; et réalité de la culture d'alors et parfois d'aujourd'hui.

ont la vie, qui les rend très proches des êtres dotés de sentiment. Qu'y a-t-il d'aussi brut que l'espèce minérale ? Pourtant, on dirait qu'elle aussi a un certain sens de la paix et de la concorde. Ainsi l'aimant attire-t-il à lui le fer, et, lorsqu'il l'a attiré, le retient. Et que dire du fait que les plus féroces des bêtes sauvages savent préserver entre elles une entente ? *La férocité des lions ne combat pas les lions*<sup>1</sup>. Un sanglier ne pointe pas impétueusement sa défense contre un sanglier. La paix règne entre les lynx. Le serpent ne s'en prend pas au serpent. La concorde des loups est devenue proverbiale<sup>2</sup>. J'ajouterai, ce qui semble encore plus étonnant, que les esprits impies, qui ont les premiers rompu la concorde des dieux et des hommes et qui la rompent encore aujourd'hui, observent pourtant entre eux un pacte et, si odieuses soient-elles, protègent d'un consensus mutuel leurs tyrannies respectives.

Seuls les hommes, à qui, plus qu'à n'importe quelle espèce, aurait dû être naturel l'accord des esprits et pour qui, plus que pour

1. Pline, *Histoire naturelle*, VII, 5.

2. Proverbe sur les loups évoqué par Aristote (*Ethica Eudæmnia*, VII, 1235 a) à propos de l'amitié, et par Horace (*Épodes*, 7, v. 11 sq.).

toute autre espèce, il représentait une nécessité, résistent : la nature, si puissante, si efficace ailleurs, ne peut les réconcilier, ni les institutions les réunir ; les avantages qui, de l'avis unanime, en résulteraient sont impuisants à les rassembler ; ni la perception, ni l'expérience enfin de tant de maux ne peuvent les ramener à un amour mutuel. Tous ont une silhouette semblable, la même voix ; alors que la différence entre les autres espèces animales est principalement physique, l'homme, seul à se voir doté par la nature de la capacité de raisonner, la partage avec tous les hommes et avec aucune autre espèce vivante ; à l'homme seul, la parole a été donnée, instrument essentiel pour créer des liens d'amitié. Tous les hommes ont reçu et ont en commun les germes naturels des sciences et des vertus, un tempérament doux et placide, enclin à une bienveillance mutuelle, qui les fait naturellement se plaire à être aimés et à rendre service à autrui, sauf à dégénérer, corrompu par des passions dépravées, nouvelle pharmacie de Circé<sup>1</sup>, de l'état d'homme

1. Circé l'enchanteresse qui, grâce à ses philtres magiques, transforme les compagnons d'Ulysse en porcs, et les rend oublieux de leur patrie (Homère, *Odyssée*, X, v. 235-243).

à celui de bête brute. De là vient sans doute que l'on qualifie communément d'*humain* tout ce qui renvoie à l'idée d'une bienveillance mutuelle. À cela la nature a ajouté les larmes, preuve d'un naturel pitoyable, afin que, si survient quelque offense, si quelque nuage vient assombrir le ciel clair de l'amitié, le retour en grâce puisse se faire facilement. Que de moyens la nature a donc utilisés pour enseigner à l'homme la paix et la concorde ! Et non contente d'être pourvue de ces charmes, la paix a voulu que l'amitié fût pour l'homme non seulement agréable, mais même nécessaire. Ainsi a-t-elle réparti les dons physiques et intellectuels de manière que personne ne soit si bien pourvu des deux qu'il n'ait parfois besoin de l'aide gracieuse de plus humbles ; ainsi n'a-t-elle pas attribué les mêmes dons à tous, ni des dons égaux, afin que des amitiés mutuelles viennent compenser cette inégalité. Les biens divers proviennent de régions diverses, afin que le besoin lui-même nous apprenne à pratiquer l'échange qu'est le commerce.

À tous les autres êtres vivants, elle a attribué des armes et des défenses propres qui leur permettent de se protéger ; il n'y a que l'homme qu'elle ait créé sans armes, faible,

sans aucun moyen de sécurité que le recours à des pactes et à des liens communs. C'est la nécessité qui a inventé la cité et la société civile, et c'est la nécessité qui a appris à ces cités à s'associer entre elles afin qu'elles repoussent, grâce à l'union de leurs forces, la violence des bêtes sauvages et des brigands. Tant il est vrai qu'il n'y a rien chez les humains qui puisse se suffire à soi-même. Dans les tout débuts de la vie, la race humaine aurait péri si l'entente conjugale n'avait pas propagé la race, celle-ci une fois fondée ; car l'homme ne naîtrait pas, ou, une fois né, il périrait bientôt et, au seuil même de la vie, il perdrait la vie, si la main amie des obstétriciennes, si l'affectueuse tendresse des nourrices ne venaient secourir le tout-petit. Et ces étincelles si vives d'un tendre amour, la nature les a semées afin que les parents aiment ce qu'ils n'ont pas encore vu. Elle y a ajouté l'amour et le respect que portent en retour les enfants à leurs parents, afin que la faiblesse des uns se voie soulagée par le secours des autres, à tour de rôle selon les âges de la vie, et qu'existe ce sentiment également loué par tous les peuples, et merveilleusement rendu par les Grecs avec l'appellation d'*amour de la cigogne*. S'ajoutent à cela les

liens de la parenté, les liens de voisinage ; sans compter, chez quelques-uns, une analogie de tempérament, de goûts, une ressemblance physique, opératrices parmi les plus sûres d'une sympathie mutuelle ; et chez beaucoup, une secrète sensibilité spirituelle et un merveilleux élan qui les entraînent réciproquement vers l'amour, élan que les anciens, admiratifs, faisaient relever d'une puissance divine<sup>1</sup>.

Ainsi, que d'arguments par lesquels la nature a voulu enseigner à l'homme la paix et la concorde ! Que de séductions mises en oeuvre pour l'y inviter ! Que de filets pour l'y attirer ! Que de réalités palpables devaient l'y pousser ! Après cela, quelle sinistre Érynie si efficace à nuire vient donc rompre, disjoindre, briser tous ces liens, et semer la folie de la guerre dans les coeurs humains ? Si l'habitude ne leur ôtait pas d'emblée la capacité de s'en étonner, puis la conscience même du mal, comment croire que des êtres qui, à longueur de procès, de dissensions, de guerres, rivalisent ainsi entre eux, se battent, se révolent les uns contre les autres, ont été

dotés d'une conscience humaine, et qui, enfin, à coup de rapines, de sang versé, de massacres, de ruines, mêlent sacré et profane, sans qu'aucun pacte demeure assez sacré pour séparer ces combattants insensés, acharnés à leur perte mutuelle. Et pourtant, si aucune autre raison n'y aidait, le nom d'homme, commun à tous, devrait suffire à créer une entente entre les hommes.

Mais soit ! la nature n'aura rien pu chez les hommes, elle qui a tant de puissance par ailleurs — ainsi chez les bêtes. Mais le Christ ? N'a-t-il donc eu aucun pouvoir sur les chrétiens ? Admettons que les leçons de la nature, qui ont une si grande puissance sur ceux-là mêmes qui sont dénués de sentiment, manquent d'efficacité sur l'homme. Mais l'enseignement du Christ est beaucoup plus remarquable que celui de la nature ! Alors pourquoi sa doctrine ne persuade-t-elle pas ceux qui la professent d'observer ce qu'elle conseille en tout premier lieu — la paix, l'amour mutuel —, ou du moins pourquoi ne parvient-elle pas à faire condamner cette insanité qu'est la guerre, son impiété et sa sauvagerie ?

Lorsque j'entends le nom d'homme, j'accours sans tarder, comme vers un être préci-

sément né pour moi, sûre qu'il me sera possible, là, de trouver le repos ; lorsque j'entends le titre de chrétien, je vole encore plus vite, forte de l'espérance de pouvoir régner moi aussi, au moins parmi eux. Mais, là encore, j'ai honte, je rougis de le dire : marchés, tribunaux, assemblées politiques, églises retentissent du vacarme des litiges plus qu'aucun lieu païen, au point que, si la foule des avocats crée à coup sûr une bonne partie des fléaux qui accablent l'humanité, elle a l'air d'une rareté, d'un désert, à côté du flot de ceux qui luttent les uns contre autres. Je regarde vers une cité, vers ceux qu'entourent des murailles communes, qui se règlent sur les mêmes lois et qu'un péril commun retient ensemble, comme des passagers sur un même navire. Malheureuse que je suis ! Là aussi je constate que tout est empoisonné par tant de dissentiments que c'est à peine si je peux trouver quelque demeure où me loger, fût-ce pour quelques jours. Et je passe sur le peuple qui, comme la mer, se laisse emporter au gré des marées.

Je me réfugie, comme dans un port, dans la cour des princes. Chez eux, il y aura à coup sûr, me dis-je, un lieu pour la paix ; ils sont plus sages que la foule, en hommes qui

1. Allusion probable à la théorie platonicienne de l'amour, telle que l'expose Diotime dans le *Banquet* de Platon.

doivent être l'esprit de la plèbe et l'œil du peuple, qui représentent le pouvoir de Celui qui est le maître et le prince de la concorde, qui, s'il m'a recommandée à tous, m'a principalement recommandée à eux<sup>1</sup>. Et tout cela est plein de promesse. Je vois des salutations flatteuses, des étroites amicales, d'aimables banquets et toutes les manifestations d'une humanité civilisée. Mais, chose indigne, je n'ai jamais vu chez eux l'ombre d'une concorde véritable. Tout est maquillage et mensonge, tout est corrompu par des factious déclarées, des dissensions et des rivalités secrètes. Je constate enfin qu'il n'y a pas, chez eux, de séjour possible pour la paix. C'est là, au contraire, que je vois les sources et les germes de toutes guerres. Dès lors, où diriger mes pas, pauvre de moi, qui ai vu tant de fois mon espoir déçu ? Mais, me dis-je, les princes sont des « grands », non des intellectuels, et leurs passions les conduisent, plus que le droit jugement de l'esprit !

Je vais me réfugier chez les intellectuels. Les humanités en font des hommes, la phi-

1. Rappel ironique de ce qui seul peut justifier le pouvoir des princes en terre chrétienne : se faire le représentant de la loi chrétienne, et « éclairer » le peuple.

losophie les met au-dessus des hommes, la théologie les rend divins. Au près d'eux, à coup sûr, après tant d'épreuves et de pièges, il me sera enfin donné de trouver du repos. Mais, ô douleur, voilà un autre genre de guerre ! Moins sanglante, certes, mais non moins insane. Telle école est en dissidence avec telle autre et, comme si la vérité changeait avec le lieu, certaines connaissances ne traversent pas la mer, certaines ne passent pas les Alpes, certaines ne peuvent traverser le Rhin. Plus : dans la même université, le dialecticien est en guerre avec le rhéteur, le théologien en désaccord avec le juriste. À l'intérieur de la même discipline, le scottiste combat le thomiste, le nominaliste le réaliste<sup>1</sup>, le platonicien l'aristotélicien, au point que, même sur les plus petites choses, ils ne veulent convenir de rien, et que souvent on croise sauvagement le fer à propos de la laine des chèvres<sup>2</sup>, jusqu'à ce que, dans la chaleur

1. Allusions à diverses écoles philosophiques dominantes du Moyen Âge et de la Renaissance : celle de Duns Scott, franciscain de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, d'inspiration augustinienne ; celle de saint Thomas d'Aquin, dominicain, qui se référerait plus étroitement à Aristote. Les *réalistes* affirmaient la réalité des universaux (soit les éléments communs à une totalité), contre les *nominalistes*.

2. « Se disputer à propos de la laine des chèvres », expres-

de la discussion, on passe des arguments aux insultes, et des insultes aux poings. Si la querelle, certes, n'est pas vidée à coups de poignards ou de lances, on se transperce de traits empoisonnés, on se déchire mutuellement dans des écrits mordants, et on pointe contre la réputation de l'adversaire une langue venimeuse dont la morsure est mortelle. Où me tourner, après avoir été si souvent trompée ?

Que reste-t-il, sinon la religion, comme ancrage sacré ? Bien que la profession de foi chrétienne soit commune à tous, ceux-là pourtant la professent plus particulièrement, par leur titre, leur exercice du culte et du rituel, que la foule honore du nom de prêtres. C'est pourquoi, les regardant de loin, je conçois l'espoir qu'un port m'est préparé. Leurs vêtements d'un blanc éclatant, où se signale ma couleur, me sourient ; je vois les croix, symboles de la paix ; j'entends ce doux nom de frère, éminente preuve d'amour ; j'entends de bienveillantes salutations, heu-

sion d'Horace (*Épîtres*, Livre I, 18, v. 15) passée en proverbe et commentée par Porphyron : dispute aussi ridicule que de se demander s'il faut donner aux poils de la chèvre le nom de laine ou celui de soie ; l'expression peut s'expliquer aussi par le peu de valeur de la laine des chèvres.

# É R A S M E P L A I D O Y E R P O U R L A P A I X



## É R A S M E P L A I D O Y E R P O U R L A P A I X



« Sacré Prince de l'humanisme par les  
siens, modèle pour Montaigne,  
Descartes et Leibniz, Érasme est l'un

des premiers à témoigner d'un  
esprit européen, qui le pousse,

sa vie durant et d'œuvre  
en œuvre, à faire la guerre

à la guerre ; à exhorter empereurs, rois et

princes, grands et notables, évêques, prêtres  
et moines d'Europe à travailler, chacun selon  
son pouvoir, à l'enterrement des conflits qui  
ravagent le monde, et à l'établissement d'une  
paix définitive. Tel est l'enjeu toujours  
moderne de ce véhément Plaidoyer pour la Paix. »

traduit du latin  
et présenté  
par Chantal Labre

22/06-2006/R  
0112001

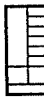
05/01/2005  
2005150785

BEL-17-2620101

9 782869 596894  
PLAIDoyer POUR LA PAIX

6€

arléa



Maquette :  
Guillaume Chavanne  
Diffusion Seuil

n° 57

Prix 6 €

CHAPITRE 3

guaroux et lutins, comme feurent Lychaon, Bellerophon, Nabugodonosor<sup>33</sup>, briguans, assassineurs, empoisonneurs, malvaisans, malpensans, malveillans, haine portans un chacun contre tous, comme Ismael<sup>34</sup>, comme Metabus<sup>35</sup>, comme Timon Athenien, qui pour ceste cause feut surnommé *μισανθρωπος*<sup>36</sup>. Si que chose plus facile en nature seroit nourrir en l'aër les poissons, paistre les cerfs on fond de l'Océan<sup>37</sup>, que supporter ceste truandaille de monde qui rien ne preste. Par ma foy, je les hays bien !

« Et si au patron de ce facheux et chagrin monde rien ne prestant vous figurez l'autre petit monde, qui est l'homme<sup>38</sup>, vous y trouverez un terrible tintamarre. La teste ne voudra prester la veue de ses ceïlz pour guider les piedz et les mains. Les piedz ne la daigneront porter; les mains cesseront travailler pour elle. Le cœur se fashera de tant se mouvoir pour les pouls des membres et ne leurs prestera plus. Le poulmou ne luy fera prest de ses souffletz. Le foye ne luy enuoyra sang pour son entretien<sup>39</sup>. La vessie ne voudra estre debitrice aux roignons : l'urine sera supprimée. Le cerveau, considerant ce train desnaturé, se mettra en resverie et ne baillera sentement ès nerfs, ne mouvement ès muscles. Somme, en ce monde desrayé, rien ne debvant, rien ne prestant, rien ne empruntant, vous voirez une conspiration plus pernicieuse que n'a figuré *Æsope* en son Apologue<sup>40</sup>, et perira sans doute. Non perira

33. Par la fable de Lycaon métamorphosé en loup, les Anciens « nous ont appris que nous devons user d'humanité & courtoisie envers tous estrangers » selon Conti; Bellerophon « s'enorgueillit si fort qu'il entreprint de voler jusques aux cieuz par le moyen de Pégase allié »; Jupiter punit cette arrogance en le rendant aveugle; « & pour tant il ne cessa d'aller tracassant parmi cette campagne, tant que finalement il mourut de faim & de pauvreté, ne rencontrant ni maison ni homme qui luy donnast aucune assistance » (Conti, *Mythologie* IX, 4); quant à Nabuchodonosor, roi de Babylone, la Bible le montre changé en bête et broutant comme un bœuf. — 34. Fils d'Abraham et d'Agar, il était toujours en conflit avec ses semblables. — 35. Dans l'*Enéide* de Virgile, ce personnage est le symbole du paria auquel on refuse toute hospitalité. — 36. *Le Misanthrope*. A la suite d'échecs graves, ce philosophe (5<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) conçut une haine générale contre les hommes; voir L. V chap. 24, n. 16. — 37. Les *Adages* d'Érasme mentionnent ces *adynata* (« impossibilités »); voir L. II chap. 21, n. 7. — 38. La structure physique du petit monde (l'homme, ou microcosme) est l'image exacte de la structure physique du grand monde (ou macrocosme). — 39. Théorie de Galien: le sang est fabriqué par le foie. Ficin, dans l'Argument du *Lachés* de Platon, montre que c'est de la veue que dépendent les mouvements des pieds et des mains. — 40. Voir *Quart L.* chap. 57, n. 14. et La Fontaines, *Fables* III, 2.

LE TIERS LIVRE

comme le furent Lycaon, Bellerophon, Nabuchodonosor, des brigands, assassins, empoisonneurs, malvaisans, mal pensans, malveillans, concevant de la haine chacun contre tous les autres, comme Ismaël, comme Métabus, comme Timon l'Athénien qui pour cette raison fut surnommé *Misanthrope*, si bien que ce serait dans la nature une chose plus facile d'élever des poissons dans l'air, de faire paître les cerfs au fond de l'Océan, que de supporter cette truandaille de monde qui ne prête rien. Par ma foi, je les hais bien !

« Et si, sur le modèle de ce monde déplaissant, sinistre et qui ne prête rien, vous imaginez l'autre petit monde qu'est l'homme, vous y trouverez un terrible tohu-bohu. La tête ne voudra pas prêter ses yeux et leur vue pour guider les pieds et les mains. Les pieds ne daigneront pas la porter. Les mains cesseront de travailler pour elle. Le cœur sera exaspéré de tant battre pour transmettre le pouls aux membres, et il ne leur prêtera plus assistance. Le poumon ne lui accordera pas le prêt de ses soufflets. Le foie ne lui enverra pas le sang pour assurer sa subsistance. La vessie ne voudra pas être débitrice des reins : l'urine sera supprimée. Le cerveau, jugeant que cela ne suit plus le rythme naturel, s'adonnera au délire et ne fera plus parvenir de sensation aux nerfs, ni de mouvement aux muscles. En somme, dans ce monde déréglé, qui ne doit rien, qui ne prête rien, qui n'emprunte rien, vous verrez une conspiration plus pernicieuse que celle qu'*Æsope* a représentée dans son Apologue. Et il périra sans aucun doute; non seulement il

CHAPITRE 4

seulement, mais bien tost perira, feust ce *Æsculapius* mesmes<sup>41</sup>, et ira soudain le corps en putrefaction. L'ame toute indignée prendra course à tous les Diables, après mon argent<sup>42</sup>. »

Continuation du discours de Panurge à la louange des presteurs et debiteurs

CHAPITRE IV

« Au contraire representez vous un monde autre, onquel un chascun preste, un chascun doibve, tous soient débiteurs, tous soient presteurs.

« O quelle harmonie sera parmy les reguliers mouvements des Cieulx ! Il m'est advis que je l'entends<sup>1</sup> aussi bien que feist onques Platon. Quelle sympathie<sup>2</sup> entre les elemens ! O comment Nature se y delectera en ses œuvres et productions : Ceres chargée de blédés, Bacchus de vins, Flora de fleurs, Pomona de fruitz, Juno en son aër serain<sup>3</sup>, seraine, salubre, plaisante ! Je me pers en ceste contemplation. Entre les humains Paix, Amour, Dilection, Fidelité, repous, banquetz, festins, joye, liesse; or, argent, menue monnoie, chaines, bagues, marchandisez, trottent de main en main. Nul proces, nulle guerre, nul debat; nul n'y sera usurier, nul lechart, nul chichart, nul refusant. Vray Dieu, ne sera ce l'aage d'or, le regne de Saturne, l'idée<sup>4</sup> des regions Olympiques ès quelles toutes autres vertus cessent, Charité seule regne, regente, domine, triumphe ? Tous

41. Même s'il y avait là Esculape, dieu de la médecine. — 42. Voir plus bas chap. 23 : en acquittant ses dettes, Panurge aurait envoyé son argent à tous les diables.

CHAPITRE 4 : 1. Double sens *comprendre* et *ouïr*. C'est surtout Marsile Ficin qui, développant une indication de Platon, avait décrit comme une harmonie musicale l'ordre qui règne dans les mouvements célestes. — 2. Pour les néoplatoniciens, et les stoïciens, le lien qui maintient les éléments et les astres est l'Amour cosmique; cette Sympathie n'a rien à voir avec l'équilibre des intérêts particuliers qu'imagine Panurge. Voir Erasme, *Des diverses sympathies et antipathies de plusieurs choses*. — 3. Selon les mythographes, chaque dieu représente en son « domaine » l'harmonie et la fécondité de la Nature; certains ont « cuidé que Junon, seur de Jupiter fust l'aër » (Conti). — 4. Au sens platonicien : le modèle idéal. On trouve chez Rabelais plusieurs hymnes sur ce ton extasié, lorsqu'il imagine avec ironie ou humour les effets universels de quelque objet dont on admire les vertus : Décrétales, Pantagruélien... Voir *Quart L.* chap. 51, n. 17 et 61, n. 3.



périra mais il périra bientôt, même s'il y avait là Esculape. Et le corps tombera soudain en putréfaction : l'âme profondément indignée prendra sa course à tous les diables, là où serait alors mon argent. »

*Suite du discours de Panurge,  
à la louange des prêteurs et des débiteurs*

CHAPITRE 4

« Au contraire représentez-vous un monde différent, où chacun prête, où chacun ait des dettes, où tous soient débiteurs, où tous soient prêteurs.

« O quelle harmonie régnera dans les mouvements réguliers des ciels ! il me semble l'entendre aussi bien que Platon l'a jadis entendue. Quelle sympathie entre les éléments ! O comme Nature exultera dans ses œuvres et ses productions ! Cérés chargée de blés ! Bacchus, de vins ! Flore, de fleurs ! Pomone, de fruits ! On verra Junon dans son air serein, sereine, salutaire, aimable ! Je me perds dans cette contemplation : voir entre les humains la paix, l'amour, l'amitié, la fidélité, le repos, les banquetts, les festins, la joie, le bonheur, l'or, l'argent, la menue monnaie, les chaînes, les bagues et les marchandises trotter de main en main. Nul procès, nulle guerre, nul différend ; personne n'y sera usurier, personne avide, personne avare, personne enclin aux rebuffades. Vrai Dieu, ne sera-ce pas là l'âge d'or, le règne de Saturne ? Le modèle idéal des régions olympiennes, où toutes les autres vertus s'effacent devant Charité, qui seule règne, dirige, domine, triomphe ? Tous

seront bons, tous seront beaux, tous seront justes<sup>5</sup>. O monde heureux ! O gens de cestuy monde heureux ! O beatz troys et quatre foyz ! Il m'est advis que je y suis. Je vous jure le bon Vraybis que si cestuy monde, beat monde ainsi à un chascun prestant, rien ne refusant, eust Pape foizonnant en Cardinaux et associé de son sacre college, en peu d'années vous y voiriez les<sup>6</sup> saintz plus druz, plus miracilleques, à plus de legons<sup>6</sup>, plus de veuz, plus de bastons<sup>7</sup> et plus de chandelles que ne sont tous ceux des neutz eveschez de Bretagne. Exceptez seulement saint Ives<sup>8</sup>.

« Je vous prie, considerez comment le noble Patelin voulant deifier et par divines louenges mettre jusques au tiez ciel<sup>9</sup> le pere de Guillaume Jousseaulme, rien plus ne dist sinon :

Et si prestoit  
Ses denrées à qui en vouloit<sup>10</sup>.

« O le beau mot !  
« A ce patron figurez nostre microcosme, *id est* petit monde, c'est l'homme, en tous ses membres prestans, empruntans, doibvans, c'est à dire en son naturel. Car nature n'a créé l'homme que pour prester et emprunter. Plus grande n'est l'harmonie des ciels que sera de sa police. L'intention du fondateur de ce microcosme est y entretenir l'ame, laquelle il y a mise comme hoste<sup>11</sup>, et la vie. La vie consiste en sang<sup>12</sup>. Sang est le siege de l'ame. Pourtant un seul labeur poine ce monde, c'est forger sang continuellement. En ceste forge sont tous membres en office propre, et est leur hierarchie telle que sans

seront bons, tous seront beaux, tous seront justes. O monde heureux ! O peuples de ce monde heureux ! O trois et quatre fois heureux ! Il me semble y être. Je vous jure par le bon Vraibien que si ce monde-là (heureux monde dans lequel chacun preferait à l'autre et ne lui refuserait rien<sup>1</sup>) avait un pape foisonnant en cardinaux et entouré de son Sacré College, en peu d'années vous y verriez des saints plus vigoureux, plus miracilleques, avec plus d'oraisons, plus de voeux, plus de statues et plus de chandelles que n'en ont tous ceux des neuf évêchés de Bretagne. Faites exception uniquement de saint Yves.

« Considérez, je vous prie, comment le noble Patelin voulant diviniser et élever par des louanges divines jus-qu'au troisième ciel le père de Guillaume Jousseaulme, ne dit rien de plus que cela :

Et ainsi il prêtait  
Sa marchandise à qui en voulait.

« O la noble parole !  
« Sur ce modèle représentez-vous notre microcosme, c'est-à-dire notre petit monde, c'est l'homme, avec tous ses organes qui prêtent, empruntent, doivent, c'est-à-dire dans son naturel. Car Nature n'a créé l'homme que pour prêter et emprunter. L'harmonie des ciels n'est pas plus grande que ne sera celle qui gouverne son organisme. L'intention du Fondateur de ce microcosme est d'y entretenir l'âme, qu'il y a placée comme hôte, ainsi que la vie. La vie est faite du sang. Le sang est le siège de l'âme. C'est pourquoi un seul travail mobilise ce monde, c'est de forger continuellement du sang. Dans cette forge tous les organes ont une fonction particulière, et leur hiérarchie est

5. Ces trois adjectifs définissent la « triple condition du Souverain Bien » selon Marsile Ficin. — 6. Plus un saint est vénéré, plus son office comporte de *legons* ; voir L. I chap. 41, n. 7. — 7. Aux fêtes hebdomadaires, définissent les *pastoriers* des confréries. Voir L. I chap. 25, n. 10. L'âge d'or pour Panurge est l'extension d'une fête populaire en l'honneur de saints thraumatiques. Ronsard aussi pensera que « l'âge d'or reviendrait » si nous savions « solliciter la feste en l'honneur de nos saintz » (Préface posthume des *Hymnes*). — 8. Les Bretons vénétraient des saints nombreux avec beaucoup d'apparat ; mais Monsieur saint Yves, leur grand patron, recevait des honneurs que Panurge juge inégalables. — 9. Cette expression désigne, chez saint Paul, le plus haut des ciels. — 10. *Parce de Maître Patelin*, v. 172-173. — 11. Panurge part encore d'une conception platonicienne. — 12. Cette théorie antique se trouve également dans la Bible (Lévitique 17, 11) et chez divers auteurs que l'on opposait à Hippocrate (voir P. Bérroaldé, *Sentences des sept sages*, éd. de 1520, F<sup>o</sup> v) et Anthonoli, *Rabelais et la médecine*, pp. 230 et suiv.

tellement que par le ventricule dextre le mect à perfection, et par les venes l'envoie à tous les membres. Chacun membre l'attire à soy et s'en alimente à sa guise : pieds, mains, œilz, tous, et lors sont faitz débiteurs, qui paravant estoient presteurs. Par le ventricule gausche il le fait tant subtil qu'on le dict spirituel, et l'envoie à tous les membres par ses artères, par l'autre sang des venes eschauffer et esventer. Le poulmou ne cesse avecques ses lobes et souffletz le rafraischir. En reconnoissance de ce bien, le Cœur luy en départ le meilleur par la vene arteriale<sup>17</sup>. En fin tant est affiné dedans le retz merveilleux<sup>18</sup>, que par après en sont faitz les espritz animaux, moyénans les quelz elle imagine, discourt, juge, resoust, delibere, ratiocine et rememore.

## LE TIERS LIVRE

le parfaire dans le ventricule droit et de l'envoyer par les veines à tous les organes; chaque organe l'attire à lui et s'en nourrit à sa guise : les pieds, les mains, les yeux, tous, et ainsi deviennent débiteurs ceux qui auparavant étaient presteurs. Par le ventricule gauche, il le rend si subtil qu'on le dit vapoureux, et il l'envoie à tous les membres par ses artères pour réchauffer et aérer l'autre sang, celui des veines. Le poumon, à l'aide de ses lobes et soufflets, ne cesse de le rafraichir. En reconnaissance de ce bienfait, le cœur lui en départit le meilleur par la veine artérielle. Pour finir, il est si bien affiné dans le réseau merveilleux que par la suite en sont faits les esprits animaux, au moyen desquels l'âme imagine, discourt, juge, analyse, délibère, raisonne et se souvient.

17. On pensait alors que l'unique rôle des poumons dans la circulation était de rafraichir le sang *spiritueux* qui se formait dans le ventricule gauche à une température excessive. — 18. Voir plus bas chap. 13, n. 14 et chap. 31, n. 7. — 19. Juron atténué. — 20. C'est la théorie hippocratique de la formation du sperme; voir ci-dessous chap. 31. — 21. Voir plus bas chap. 30, la consultation du théologien. — 22. Ce tourment corporel et ce déséquilibre psychologique seront évoqués dans les consultations de Panurge au cours du *Tiers L.*

elle que sans cesse l'un emprunte à l'autre, l'un prête à l'autre, l'un est débiteur de l'autre. La matière et le métal propres à être transformés en sang sont fournis par Nature : ce sont le pain et le vin. Dans ces deux espèces d'aliments sont comprises toutes les autres. C'est pour cela qu'en langue goth on parle de *companage*. Pour les trouver, les préparer et les faire cuire, les mains travaillent; les pieds font du chemin, et supportent toute cette machine;

les yeux dirigent tout; l'appétit, par l'entremise d'un peu de bile acidulée, qui lui est transmise par la rate, appelle à enfourner les aliments dans l'orifice de l'estomac; la langue les goûte; les dents les mâchent; l'estomac les reçoit, les digère et les transforme en chyle; les veines du mésentère en sucent ce qui est bon et profitable, laissant de côté les excréments, qui, par un dynamisme d'expulsion, sont évacués par un conduit approprié, puis elles portent le restant au foie; il le transforme aussitôt en sang.

« Quelle joie croyez-vous qu'éprouvent alors ces vaillants à la vue de ce ruisseau d'or, qui est leur seul reconstituant? La joie des alchimistes n'est pas plus grande quand, après de longs travaux et une grande dépense d'énergie, ils voient dans leurs fourneaux leurs métaux transmués. Alors chaque organe se prépare et s'évertue à nouveau à purifier et affiner ce trésor. Les reins par les veines émulgentes en tirent une sécrétion aqueuse, que vous nommez urine, et par les uretères la déversent en bas. En bas elle trouve un réceptacle approprié, c'est la vessie, qui, au moment voulu, l'évacue. La rate en extrait le terrestre et la lie, que vous nommez bile noire. La vésicule biliaire en soustrait la bile jaune superflue. Le sang est ensuite transporté, pour mieux être affiné, dans une autre usine c'est le cœur. Celui-ci par ses mouvements diastoliques et systoliques le rend gazeux et l'enflamme, ce qui lui permet de

cesse l'un de l'autre emprunte, l'un à l'autre preste, l'un à l'autre est débiteur. La matière et métal convenable pour estre en sang transmué est baillée par nature : Pain et Vin. En ces deux sont comprises toutes especes des aliments, et de ce est dict le companage en langue Goth<sup>13</sup>. Pour icelles trouver, préparer et cuire, travaillent les mains;

cheminent les piedz, et portent toute ceste machine; les œilz tout conduisent; l'appétit en l'orifice de l'estomach, moyenant un peu de melancholie aigrette<sup>14</sup> que luy est transmis de la ratelle, admoneste de enfourner viande. La langue en fait l'assay; les dens la maschent; l'estomach la reçoit, digere, et chylifie; les venes mesaraïques en sugent ce qu'est bon et idoine, delaisent les excremens, les quelz par vertu expulsive sont vuidez hors par expres conduictz, puyz la portent au foye. Il la transmue de rechef et en fait sang<sup>15</sup>.

« Lors quelle joye pensez vous estre entre ces officiers, quand ilz ont veu ce ruisseau d'or qui est leur seul restaurant<sup>16</sup>? Plus grande n'est la joye des Alchimistes quand après longs travaulx, grand soing et despense, ilz voyent les metaux transmuez dedans leurs fourneaux.

« Adonques chascun membre se prépare et s'évertue de nouveau à purifier et affiner cestuy thesaur. Les roignons par les venes emulgentes en tirent l'aiguosité, que vous nommez urine, et par les ureteres la decouillent en bas. Au bas trouve receptacle propre, c'est la vessie, laquelle en temps oportun la vuide hors. La ratelle en tire le terrestre et la lie, que vous nommez melancholie. La bouteille du fiel en soustraict la cholere superflue. Puyz est transporté en une autre officine pour mieulx estre affiné : c'est le Cœur, lequel par ces mouvements diastoliques et systoliques le subtilie et enflamme,

13. On appelait ainsi la langue d'oc; le mot *companage* signifiait « tout ce qu'on met sur la table hors le pain et le vin » (Pelletier du Mans). — 14. Ambroise Paré pensait de même que la rate envoyait cette bile noire à l'entrée de l'estomac pour stimuler l'appétit. — 15. Panurge expose correctement les conceptions médicales qui avaient alors cours. — 16. Aliment, reconstituant.

ceci qui ne mérite pas encore le titre de couraïse, qui ne trouve point de nom assez vilain, que la nature dés-avoue avoir fait et la langue refuse de nommer ?

Qu'on mette d'un côté cinquante mille hommes en armes, d'un autre autant ; qu'on les range en bataille ; qu'ils viennent à se joindre, les uns libres, combattant pour leur franchise<sup>1</sup>, les autres pour la leur ôter : auxquels promettra-t-on par conjecture la victoire ? Lesquels pensera-t-on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui espèrent pour guerdon<sup>2</sup> de leurs peines l'entretenement<sup>3</sup> de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre autre loyer<sup>4</sup> des coups qu'ils donnent ou qu'ils reçoivent que la servitude d'autrui ? Les uns ont toujours devant les yeux le bonheur de la vie passée, l'attente de pareil aise<sup>5</sup> à l'avenir ; il ne leur souvient pas tant de ce peu qu'ils endurent le temps que dure une bataille, comme<sup>6</sup> de ce qu'il leur conviendra à jamais endurer, à eux, à leurs enfants et à toute la postérité. Les autres n'ont rien qui les enhardie qu'une petite pointe de convoitise qui se rebouche<sup>7</sup> soudain contre le danger et qui ne peut être si ardente qu'elle ne se doive, ce semble, éteindre par la moindre goutte de sang qui sorte de leurs plaies. Aux batailles tant renommées de Miltiade, de Léonide, de Thémistocle<sup>8</sup>, qui ont été données deux mille ans y a<sup>9</sup> et qui

1. *Franchise* : liberté.
2. *Guerdon* : récompense.
3. *Entretenement* : entretien ou maintien.
4. *Loyer* : contrepartie.
5. *Aise* : ici, bonheur.
6. *Comme* : que.
7. *Se rebouche* : s'émousse.
8. Miltiade et Thémistocle sont des stratèges athéniens ; ils ont été victorieux des Perses à Marathon et à Salamine. Léonidas est un chef militaire de Sparte, que la bataille du défilé des Thermopyles, engagée pour retarder l'avance des Perses, a rendu célèbre ; il y trouva la mort avec ses trois cents compagnons.
9. Il y a deux mille ans.

sont encore aujourd'hui aussi fraîches en la mémoire des livres et des hommes comme si c'eût été l'autre hier, qui furent données en Grèce pour le bien des Grecs et pour l'exemple de tout le monde, qu'est-ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens comme étaient les Grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soutenir la force de navires que la mer même en était chargée, de défaire tant de nations, qui étaient en si grand nombre que l'escadron des Grecs n'eût pas fourni, s'il eût fallu, des capitaines aux armées des ennemis, sinon qu'il semble qu'à ces glorieux jours-là ce n'était pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la convoitise ?

C'est chose étrange d'ouïr parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la défendent ; mais ce qui se fait en tous pays, par tous les hommes, tous les jours, qu'un homme mâtime<sup>1</sup> cent mille et les prive de leur liberté, qui le croirait, s'il ne faisait que l'ouïr dire et non le voir ? Et, s'il ne se faisait qu'en pays étrangers<sup>2</sup> et lointaines terres, et qu'on le dit, qui ne penserait que cela fut plutôt feint et trouvé que non pas véritable<sup>3</sup> ? Encore ce seul tyran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le défaire, il est de soi-même défait, mais que le pays ne consente à sa servitude ; il ne faut pas lui ôter rien, mais ne lui donner rien ; il n'est pas besoin que le pays se mette en peine de faire rien pour soi, pourvu qu'il ne fasse rien contre soi. Ce sont donc les peuples mêmes qui se laissent ou plutôt se font gourmander<sup>4</sup>, puisqu'en cessant de servir ils en seraient quittes ; c'est le peuple

1. *Mâtime* : maltraite, abâtardisse.
2. *Etrangers* : étrangers.
3. *Plutôt feint et trouvé que non pas véritable* : inventé plutôt que véritable.
4. *Gourmander* : traiter durement.

qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix ou d'être serf ou d'être libre, quitte la franchise et prend le joug, qui consent à son mal, ou plutôt le pourchasse. S'il lui coûtait quelque chose à recouvrer sa liberté, je ne l'en presserais point, combien<sup>1</sup> qu'est-ce que l'homme doit avoir plus cher que de se remettre en son droit naturel, et, par manière de dire, de bête revenir homme ; mais encore je ne désire pas en lui si grande hardiesse ; je lui permets qu'il aime mieux je ne sais quelle sûreté de vivre misérablement qu'une douteuse espérance de vivre à son aise. Quoi ? si pour avoir liberté il ne faut que la désirer, s'il n'est besoin que d'un simple vouloir, se trouvera-t-il nation au monde qui l'estime encore trop chère, la pouvant gagner d'un seul souhait, et qui plaigne<sup>2</sup> la volonté à recouvrer le bien lequel il devrait racheter au prix de son sang, et lequel perdu, tous les gens d'honneur doivent estimer la vie déplaisante et la mort salutaire ? Certes, comme le feu d'une petite étincelle devient grand et toujours se renforce, et plus il trouve de bois, plus il est prêt d'en brûler, et, sans qu'on y mette de l'eau pour l'éteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que<sup>3</sup> consommer, il se consomme soi-même et vient<sup>4</sup> sans force aucune et non plus feu ; pareillement les tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent, plus on leur baille<sup>5</sup>, plus on les sert, de tant plus<sup>6</sup> ils se fortifient et deviennent toujours plus forts et plus frais pour anéantir et détruire tout ; et si on ne leur baille rien, si on ne leur

1. *Combien* : alors que.
2. *Plaigne* : épargne, fasse l'économie de (le verbe s'utilise encore de nos jours dans ce sens en Provence).
3. *Que* : quoi.
4. *Vient* : devient.
5. *Baille* : donne.
6. *De tant plus* : d'autant plus.

obéit point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nus et défaits et ne sont plus rien, sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur<sup>1</sup> ou aliment, la branche devient sèche et morte.

Les hardis, pour acquérir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le danger ; les avisés<sup>2</sup> ne refusent point la peine : les lâches et engourdis ne savent ni endurer le mal, ni recouvrir le bien ; ils s'arrêtent en cela de le souhaiter, et la vertu d'y prétendre<sup>3</sup> leur est ôtée par leur lâcheté ; le désir de l'avoir demeure par la nature. Ce désir, cette volonté est commune aux sages et aux indiscrets<sup>4</sup>, aux courageux et aux couards, pour souhaiter toutes choses qui, étant acquises, les rendraient heureux et contents : une seule chose est à dire<sup>5</sup>, en laquelle je ne sais comment nature défaut<sup>6</sup> aux hommes pour la désirer ; c'est la liberté, qui est toutefois un bien si grand et si plaisant, qu'elle perdue, tous les maux viennent à la file, et les biens même qui demeurent après elle perdent entièrement leur goût et saveur, corrompus<sup>7</sup> par la servitude : la seule liberté, les hommes ne la désirent point, non pour autre raison, ce semble, sinon que s'ils la désiraient, ils l'auraient, comme s'ils refusaient de faire ce bel acquêt<sup>8</sup>, seulement parce qu'il est trop aisé.

Pauvres et misérables peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, voler vos

1. *Humeur* : substance.
2. *Avisés* : sensés.
3. *La vertu d'y prétendre* : le courage de le réclamer.
4. *Indiscrets* : gens dépourvus de discernement.
5. *Est à dire* : fait défaut.
6. *Défaut* : manque.
7. *Corrompus* : dénaturés.
8. *Acquêt* : acquisition.

maisons et les dépouiller des meubles anciens et paternels ! Vous vivez de sorte que vous ne vous pouvez vanter que rien soit à vous ; et semblerait que meshui<sup>1</sup> ce vous serait grand heur<sup>2</sup> de tenir à ferme<sup>3</sup> vos biens, vos familles et vos vies ; et tout ce dégât, ce malheur, cette ruine, vous vient, non pas des ennemis, mais certes oui bien de l'ennemi, et de celui que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusez point de présenter à la mort vos personnes. Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de nos villes, sinon que l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux, dont il vous épie, si vous ne les lui baillez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont des vôtres ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous, que par vous ? Comment vous oserait-il courir sus<sup>4</sup>, s'il n'avait intelligence avec vous ? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez leurs du larron<sup>5</sup> qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue et traîtres à vous-mêmes ? Vous semez vos fruits, afin qu'il en fasse le dégât ; vous meublez et remplissez vos maisons, afin de fournir à ses pilleries ; vous nourrissez vos filles, afin qu'il ait de quoi souler sa luxure ; vous nourrissez vos enfants, afin que, pour le mieux qu'il leur saurait faire, il les mène en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il les fasse les ministres de ses convoitises, et les exécuteurs de ses

1. *Meshui* : maintenant.
2. *Heur* : bonheur.
3. *À ferme* : en location (en fermage).
4. *Vous oserait-il courir sus* : oserait-il vous charger, au sens militaire.
5. *Larron* : voleur.

vengeances ; vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder<sup>1</sup> en ses délices et se vanter dans les sales et vilains plaisirs ; vous vous affaiblissez, afin de le rendre plus fort et roide<sup>2</sup> à vous tenir plus courte la bride ; et de tant d'indignités, que les bêtes mêmes ou ne les sentiraient point, ou ne l'endureraient point, vous pouvez vous en délivrer, si vous l'essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre.

Mais certes les médecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux plaies incurables, et je ne fais pas sagement de vouloir prêcher<sup>3</sup> en ceci le peuple qui perdu, longtemps a<sup>4</sup>, toute connaissance, et duquel, puisqu'il ne sent plus son mal, cela montre assez que sa maladie est mortelle. Cherchons donc par conjecture, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi si avant enracinée cette opiniâtre volonté de servir, qu'il semble maintenant que l'amour même de la liberté ne soit pas si naturel.

Premièrement, cela est, comme je crois, hors de doute que, si nous vivions avec les droits que la nature nous a donnés et avec les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obéissants aux parents, sujets à la raison, et serfs de personne. De l'obéissance que chacun, sans autre avertissement que de son naturel, porte à ses père et mère, tous les hommes s'en sont témoins, chacun pour soi ; de la

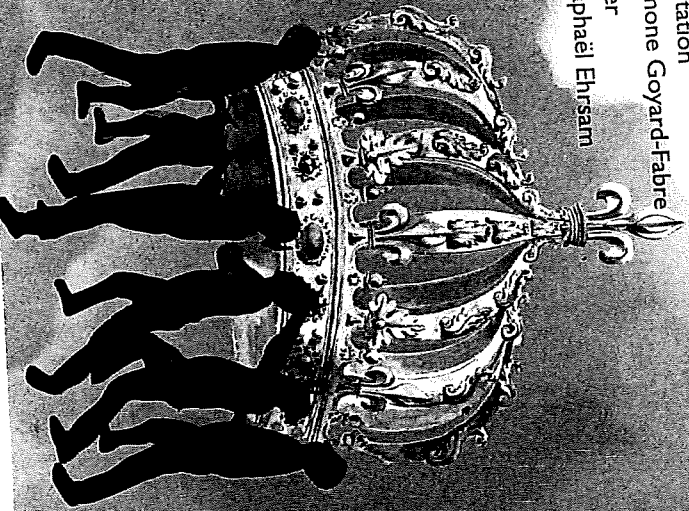
1. *Mignarder* : traiter délicatement.
2. *Roide* : raide, au sens de rude.
3. *Prêcher* : exhorter.
4. *Qui perdu, longtemps a* : qui a perdu il y a longtemps.

Édition avec dossier

# La Boétie

## Discours de la servitude volontaire

Présentation  
par Simone Goyard-Fabre  
Dossier  
par Raphaël Ehrsam



**PRÉPAS SCIENTIFIQUES 2017**  
Avec dossier «SERVITUDE ET SOUMISSION»



## La Boétie

### Discours de la servitude volontaire



Le renom d'Étienne de La Boétie, ami de Montaigne, s'attache à un écrit composé «à l'honneur de la liberté, contre les tyrans». Comment expliquer qu'un peuple entier puisse ployer sous le joug d'un seul homme sans force ni prestige ? À cette question, l'auteur répond que la servitude est volontaire ; ce sont les peuples qui, en acceptant de se soumettre, contrevenant à ce qu'il y a de plus profond dans la nature humaine : la liberté. Pourtant – et c'est là tout le scandale dénoncé par l'auteur –, rien de plus simple que s'affranchir du tyran. «Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libres», affirme-t-il. Interrogeant les ressorts secrets de la domination, La Boétie construit une œuvre majeure pour l'histoire de la pensée politique.

#### Dossier

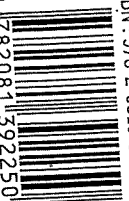
1. Le désir de servitude, un paradoxe
2. Les causes de la volonté de soumission
3. Dénystifier la tyrannie
4. La servitude volontaire : prolongements modernes et contemporains

Présentation par Simone Goyard-Fabre  
Chronologie et bibliographie par Laurent Gerbier  
Dossier par Raphaël Ehrsam

Texte intégral  
Illustration : Virginie Berthemet © Flammarion  
Ouvrage gratuit non destiné à la vente.  
À titre d'information,  
prix de vente en librairie : 5,90 €



ISBN : 978-2-0813-9225-0  
9 782081 592250



Flammarion

Plaidoyer pour la fraternité

d'abord nos cœurs, et à partir d'eux nos éducations, nos institutions, nos engagements, nos métiers et toutes nos forces vives ? Telle est, me semble-t-il, la responsabilité collective qui nous attend. Voilà ce qui va orienter chacune de nos existences vers un but qui rende cette vie digne d'être vécue. Un but commun qui insufflera à nos vies la dimension spirituelle qui lui manque si souvent. Un but partagé par tous et qui réunit, comme au temps de la Résistance chantée par Aragon, ceux qui croient au ciel, à tel ou tel ciel, et ceux qui n'y croient pas.

Je veux donc vous lancer – nous lancer à tous – un défi : spiritualisons nos vies par l'entrée en fraternité universelle !

D'emblée je veux prévenir les cyniques qui se moquent d'une telle idée de fraternité universelle : si on ne la trouve pas en soi, ce n'est pas qu'elle n'existe pas en l'homme, c'est qu'on ne l'a pas cultivée et qu'on l'a laissée creper dans son âme comme la plante qu'on n'arrose pas se dessèche. Or ce cynisme s'affiche souvent aujourd'hui de façon totalement décomplexée, et nous empoisonne du préjugé – érigé en vérité première – que « l'homme est un loup pour

Frères et sœurs humains de tous bords et de toutes origines,

Je vous écris cette longue lettre, ce Plaidoyer, pour vous parler de l'urgence d'œuvrer tous ensemble maintenant à quelque chose de très simple, de très beau et de très difficile à la fois : la fraternité. La fraternité tout court, et pas seulement la fraternité de tel sang ou de telle religion.

Pourquoi la fraternité ? Elle est ce qui manque le plus à notre vivre-ensemble, et ce dont l'absence – ou la rareté – nous fait le plus souffrir.

Comment faire, tous ensemble, pour que cet idéal devienne maintenant une véritable direction, un projet de société concret, un projet de civilisation vers lequel nous ferons converger

Plaidoyer pour la fraternité

l'homme ». Sortons enfin du temps médiocre de ce pseudo-réalisme, qui repose seulement sur l'atrophie d'une capacité d'aimer – d'aimer au-delà de nos proches – que nos éducations ont trop négligée.

D'emblée, je veux dire que nous devons en finir également avec le temps des idéalismes froids, des grands principes théoriques. Et pour cela, nous avons absolument besoin de la fraternité. Car sans la chaleur humaine de la fraternité, alors la liberté, l'égalité, la laïcité, la citoyenneté, etc., resteront à jamais des valeurs froides et nous continuerons d'errer à demi congelés de solitude, sur l'immense banquise de la vie sociale. Commençons donc par faire l'impensable long comme le bras de tout ce qui dans notre société glacée laisse la fraternité au niveau des utopies, voire des publicités mensongères.

ABDENNOUR BIDAR

# Plaidoyer pour la fraternité



ABDENNOUR BIDAR

## Plaidoyer pour la fraternité

*« Ces attentats nous ont tous sidérés, bouleversés, meurtris. Mais immédiatement, ils ont produit l'effet contraire de celui que les terroristes recherchaient : au lieu de nous terroriser, ils nous ont donné du courage ; au lieu de nous diviser, ils nous ont rassemblés ! Ils nous ont rassemblés de façon instinctive contre le fanatisme en nous faisant prendre conscience qu'il fallait maintenant changer d'ère : passer du "choc des civilisations" à celui de la fraternité des cœurs et des cultures. Ce plaidoyer propose des pistes de réflexion, d'engagement et d'actions concrètes. »*

Abdennour Bidar, normalien, agrégé et docteur en philosophie, a enseigné une vingtaine d'années avant d'être chargé de mission au ministère de l'Éducation nationale. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *L'islam sans soumission* chez Albin Michel, et a repris l'émission *Cultures d'islam* créée par Abdelwahab Meddeb sur France Culture.



Albin Michel



9 782226 1516219

© Martin Agyrojo / Divergence Images  
Photo Auteur : © Léa Crespi / Pasco and Co

64 5579 5  
ISBN 978-2-226-31621-9  
6 € TTC

